

XYZ. La revue de la nouvelle

Berlin

Diane-Monique Daviau



Numéro 5, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1986). Berlin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (5), 28–38.

Diane-Monique Daviau

Berlin

Vous avez une jolie voix, madame. Grave et douce. Et qui se rend jusqu'à Berlin. De la magie! Je sais qu'en ce moment tu n'es pas à la maison, j'appelle simplement pour entendre ta voix et te parler un peu. Je pourrais écrire, mais tu ne rentres de toute façon que la veille de mon retour. Et puis, je n'ai pas envie d'un tête-à-tête avec le papier. Celui avec papa me suffit. Les retrouvailles s'avèrent difficiles, avec papa, avec Berlin. Je les découvre tous les deux sous un nouveau jour. Peut-être est-ce à cause de papa, je ne retrouve pas le Berlin que j'ai connu. Ou alors j'ai changé à ce point en quelques années? Le Berlin de ma mémoire baignait dans la brume, la douceur. Maintenant, tout me semble trop cru, trop excentrique, aussi. Possible que je manque de patience, je porte peut-être des jugements trop rapides. Il faut sûrement du temps pour s'ajuster à tant de nouvelles choses. Je vais tâcher de faire preuve de bonne volonté, comme tu me l'as recommandé avant mon départ. Je te rappellerai de temps à autre. Ainsi, lorsque tu rentreras de vacances, tu sauras déjà un peu comment mon été s'est déroulé. Je t'embrasse. À bientôt! *Bip*.

Tu entends la musique? Il y a des années que je n'avais plus écouté ce concerto de Mozart. Tu te souviens du concert? C'était en février, quelques mois avant que nous ne quittions Berlin. Tu portais les bijoux que papa t'avait rapportés d'Alexandrie. Dans mon souvenir, il pleuvait et il neigeait à la fois, un brouillard très

dense recouvrait la ville. Papa avait dit que nous assisterions à un événement, que von Karajan nous préparait une merveilleuse surprise. Comme toujours, papa avait une longueur d'avance sur nous. Anne-Sophie Mutter, il l'avait déjà entendue, lui, au Festival de Pentecôte de Salzbourg un an plus tôt, tu te souviens? Il savait que nous allions tomber de nos fauteuils en l'entendant jouer le Concerto en sol majeur. Il se réjouissait comme si «la petite Mutter», «la petite mère», comme il disait, était sa découverte à lui. Tu sais, ça me trotte dans la tête depuis ce matin... En réécoutant le disque, je nous revoyais sous la pluie, papa marchant à grands pas comme toujours et nous traitant de lambins... Papa tout excité... Depuis ce matin, je comprends ce que tu voulais dire lorsque tu as tenté de m'expliquer, il y a quelques mois, que papa a toujours vécu par procuration, par personne interposée. Papa s'accapare toujours les performances des autres, fait sien leur prestige. Voilà ce qui me gêne, je crois, avec Berlin: la ville est sa réussite, il en est fier comme — *Bip*.

Ma chère maman, faudra voir à augmenter le temps alloué pour les messages. La semaine dernière, ton appareil m'a interrompu au beau milieu d'une phrase... Je te disais que papa vante Berlin comme s'il s'agissait d'une réalisation personnelle. Je voulais ajouter qu'en dénigrant la ville où nous vivons, toi et moi, c'est nous qu'il méprise. Nous n'avons que ce que nous méritons. Il m'a dit hier que nous ne serions jamais en mesure, toi et moi, d'apprécier le charme de Berlin. Quelqu'un qui s'accommode d'une ville comme la nôtre, a-t-il dit, n'a pas de «flair». Tu sais ce qu'il veut dire lorsqu'il emploie ce mot: nous n'avons pas de goût, nous manquons de culture. Cette semaine, je ne sais plus à quel propos, pendant une de nos nombreuses discussions, je lui ai fait observer que moi aussi j'aimais Berlin, je voulais ajouter «le mien, mon Berlin à moi», mais il m'a coupé la parole: «Dans ta bouche, ça ne veut rien dire. Celui qui ne connaît que des vins médiocres n'est pas en mesure de juger un grand cru!» Heureusement, pendant la semaine je ne le vois que le soir. Si nous passions toute la journée ensemble, il y aurait sûrement des étincelles. D'ailleurs, pendant le week-end, c'est l'affrontement en règle. Mais je n'éprouve plus aucune crainte devant lui.

J'ai mes opinions et je les défends. *Bip*. Eh oui! c'est encore le concerto de Mozart qui traîne derrière moi. Plus je l'écoute, plus mes souvenirs des derniers mois avant notre départ se précisent. Tu sais, papa dit que c'est nous qui l'avons quitté et qu'il n'y a rien à ajouter à ce sujet. Je veux bien admettre que *nous* avons déménagé, mais c'était à cause de la femme, non? Il la fréquente encore, d'ailleurs. Il y a deux ou trois jours nous nous promenions dans Grunewald, et tout à coup, en passant devant un café, il me propose de l'attendre là une petite heure, il avait, paraît-il, des documents à prendre chez un collègue qui habite tout près. J'ai fait comme si de rien n'était, puis je l'ai suivi, discrètement, jusqu'à l'angle des rues Hagen et Wildpfad. Il allait bien dans la Wildpfadstrasse. Tu tu souviens du numéro de la maison, eh bien! elle habite toujours là. Pourquoi continue-t-il à mentir après toutes ces années? Il pourrait bien me dire la vérité, je ne lui demanderais certainement pas de l'accompagner. Tu sais que je n'ai pas le droit de répondre au téléphone? Je parie qu'elle ne sait même pas que je passe l'été ici. Un jour, il finira par s'empêtrer dans ses mensonges. Allez, je te laisse! J'ai rendez-vous avec *Moby Dick*. J'ai un billet pour faire un tour de bateau sur le Wannsee. Espérons qu'il n'y aura pas trop de touristes! *Bip*.

Lundi le 8 juin, bonjour, la vacancière-qui-envoie-des-télégrammes! Merci pour tes bons vœux. Je ne te surprendrai pas en te disant que papa n'avait pas du tout pensé à mon anniversaire. Ton télégramme l'a sauvé. Il a dit qu'il n'avait rien acheté parce qu'il préférerait que je choisisse moi-même mon cadeau. Il paraît que mes goûts restent un mystère pour lui. En deux temps trois mouvements il a toutefois balayé toutes mes suggestions et m'a donné le choix entre une machine à écrire et un blouson de cuir. Complètement cinglé, non? Je sais très bien qu'il pensait que j'allais opter pour la machine à écrire, tellement raisonnable, Thomas! Mais je l'ai eu au tournant. J'ai éliminé la machine en rétorquant froidement que plus personne n'achetait ce genre de truc à moins d'être pauvre. J'ai dit que tous mes copains possédaient un ordinateur et que je prenais le blouson. Il n'en revenait pas. Nous avons donc filé vers la Kudamm et j'ai choisi le plus cher dans le magasin le plus chic. Et tu sais où je l'ai acheté? Je te

le donne en mille: Passage du Busard. Je ne te dis pas le nom de la boutique, si tu as une bonne mémoire, tu trouveras tout de suite: juste à côté de la vitrine — *Bip*. C'est toujours le huit, je n'ai pas terminé. Le jour de mon anniversaire, j'ai sûrement le droit de t'appeler deux fois et de finir ma phrase. Tu te souviens de la vitrine du brocanteur? Tu te rappelles le busard empaillé qui me faisait si peur? C'est à cause de ce rapace que j'appelais cet endroit «Le Passage du Busard». Quand nous vivions à Berlin, papa me grondait chaque fois que je n'employais pas le nom exact. Je n'ai jamais pu le retenir. Quand j'ai dit à papa «Je sais où en trouver un à mon goût: Passage du Busard», il a eu la même réaction qu'à l'époque, sauf que l'histoire du busard, il l'avait complètement oubliée. Eh bien! la boutique de cuir n'a pas bougé et le brocanteur non plus et le busard empaillé se tient encore près de son nid dans la vitrine. Ça m'a fait tout drôle. Il y a des coins intacts et d'autres que je ne reconnais pas du tout. Et tu vois, pour moi, Berlin, c'est ça: une petite chose, un rapace, quelques bandes noires se détachant sur le fond gris des ailes, un busard cendré dans la vitrine d'un antiquaire, et voilà que je retrouve Berlin, mes peurs et mes joies d'enfant, mes secrets, mes coins préférés. Rien à voir avec le gratin de papa. Maintenant, je sais ce que je vais faire du reste de mon séjour ici: chaque fois que je le pourrai, je partirai à la recherche des endroits que j'aimais, même si papa trouve que je gaspille mon temps et son argent. Cet après-midi, je vais au *Tiergarten*. La prochaine fois, je t'expliquerai pourquoi. Ciao! *Bip*. Ton fils unique et préféré et complètement trempé! Ici, il tombe des clous depuis quatre jours. Il a plu tout le week-end, papa a bien failli en faire une maladie. Moi, j'aime Berlin sous la pluie. La ville s'adoucit, se fait tendre. Je la préfère ainsi, je m'y sens davantage chez moi. Il pleuvait aussi le jour où j'ai flâné dans le *Tiergarten*. J'y ai revu mon Amazone, tu sais la statue de Louis Tuaillon? Petit, je la regardais de loin, elle m'impressionnait. Cette fois, je l'ai bien examinée et je peux maintenant cerner ce qui me fascine: la façon dont la dame pose une main sur la croupe du cheval trahit à la fois un équilibre fragile et une intimité profonde entre le cheval et elle. Elle a les pieds nus, les jambes aussi. En fait, elle est très légèrement vêtue. Hiver

comme été! Enfant, je craignais qu'elle ne prenne froid, mais je l'admirais aussi pour son audace. Elle désobéissait sûrement à quelqu'un. Je me demandais si elle avait encore des parents. J'avais l'impression qu'elle avait fui, quelqu'un, quelque chose, et elle se retrouvait dans ce parc, reprenait son souffle, admirait le paysage, s'orientait et s'apprêtait à repartir. Pour aller où? Je me le demandais chaque fois. Et chaque fois, aussi, la queue du cheval se terminait par un noeud bien rond, et toujours je voyais un petit oiseau posé sur l'une des oreilles du cheval. Cette fois encore: un oiseau se tenait sur le bout de l'oreille gauche et contemplait le visage de mon Amazone. *Bip.*

J'aurais aimé que tu puisses assister à cette scène étrange, samedi soir. Nous allions sortir. Papa faisait le tour de l'appartement et vérifiait si les fenêtres étaient toutes bien fermées. Soudain, je l'entends crier «Presse-toi donc, tu sais que j'ai horreur d'attendre!» Debout dans le vestibule, je réponds calmement : «J'ai la main sur la poignée de la porte depuis cinq minutes déjà.» Il me rejoint, me regarde avec étonnement, s'approche, et alors son visage devient doux, soucieux, et il dit: « Tu es sûr que tu n'as pas pris froid? » Les yeux levés vers les siens, je le vois poser sa main sur mon front, puis elle glisse sur ma joue, glisse sur ma nuque qu'elle enserme un instant, descend entre mes omoplates et se déplace, à coups saccadés, vers le milieu de mon dos où elle reste immobile quelques secondes, pesante et toute chaude, puis je vois le bras ressortir de ma chemise et sens la main s'arrêter sur mon épaule. Ses yeux brillent doucement lorsqu'il dit «Non, tu n'as pas de fièvre, non non, ça va.» J'ai envie qu'il me serre dans ses bras. Son regard accroché au mien, il retire doucement mais rapidement sa main de mon épaule et au moment où, mal à l'aise, j'esquisse un geste pour réajuster ma chemise, sa main revient à la hauteur de mon cou, se pose sur le collet, le tire un peu vers l'avant, ajuste la couture sur l'épaule, effleure la manche et disparaît comme par magie dans la poche de son pantalon. Il dit «Bon, on y va», il sort, je le suis, et il referme lentement la porte derrière moi... Complètement fou, je sais, mais j'avais envie de pleurer. *Bip.* C'est mercredi, je déteste les mercredis, ici. Papa me tire du lit à l'aube et me traîne dans un café, toujours le

même, le seul ouvert à cette heure-là. Je marche comme un automate à ses côtés, les paupières lourdes de sommeil, et pourquoi ce cirque? Parce que la femme de ménage vient nettoyer l'appartement. Eh oui! il a une femme de ménage, maintenant! Et il préfère qu'elle ignore mon existence. Pourquoi? Mais parce qu'elle fait aussi le ménage chez la femme de Grunewald! Alors, le mercredi, je pars avec lui au petit matin et ne rentre à l'appartement qu'à la fin de l'après-midi. Je passe la journée à flâner dans la ville lorsqu'il fait beau et je traîne dans les musées lorsqu'il pleut. Mais les musées n'ouvrent qu'à dix heures, et à sept heures, déjà, papa quitte le café pour se rendre au travail. Par mauvais temps, comme aujourd'hui, j'ai trois heures à attendre avant de pouvoir me planquer dans un musée. Il est huit heures, je m'ennuyais un peu, alors j'ai décidé de te téléphoner de la poste. C'est pour ça que tu n'entends pas le Concerto de Mozart. J'ai encore sommeil, je n'ai pas tellement envie de me promener. Peut-être irai-je bouquiner à ma librairie préférée, Carmerstrasse, ça te dit quelque chose? Je pourrais aussi prendre un autobus à impériale, m'installer au deuxième étage et me laisser balader un bout. J'aime bien ces autobus. On a l'impression d'un refuge. Au deuxième étage, il est permis de fumer. Je me sens à l'abri, là-dedans, hors de portée, et je regarde les rues d'en haut, et les gens me semblent petits, surtout lorsqu'ils sont à moitié cachés par leur parapluie... Je t'embrasse, je t'embrasse bien fort. *Bip*. Dernier jour de juillet... J'espère que tu as du beau temps, là-bas... Ici, il fait une chaleur suffocante. Et on dit que Berlin n'est jamais torride! Ce matin, j'ai arpenté Steglitz de long en large. Il m'a fallu des heures avant de trouver pourquoi j'avais aujourd'hui une envie irrésistible de me promener dans ce quartier. Puis, tout à coup, j'ai compris: à Steglitz, il y a des maisons à balcons. J'avais besoin de voir des balcons, des vrais. Ce matin, si j'avais été chez nous, je me serais installé sur le balcon et j'aurais lu. Ça m'a fait du bien de voir ces maisons. Une maison sans balcon sur la rue, ça ne sert à rien, je ne m'y ferai jamais... Je t'appelle tout juste avant de partir. J'ai rendez-vous avec papa au café *Bleibtreu*. J'aurais bien aimé porter un nom comme celui-là: «Reste fidèle», tout un programme... Ce soir,

nous allons voir un spectacle de travestis, papa dit que c'est la meilleure boîte du genre à Berlin, qu'on y présente des numéros absolument renversants. J'ai du mal à m'imaginer que ça puisse me plaire, mais puisqu'un homme du monde doit sans cesse élargir ses horizons et approfondir sa culture... Il paraît qu'on ne peut pas passer tout un été à Berlin sans avoir au moins une fois assisté à ce genre de revue à grand spectacle. Alors, je plonge, tiré à quatre épingles, cravaté dernier cri, je plonge! *Bip*.

Vendredi dernier, après le spectacle de travestis, j'ai découvert quelque chose d'étonnant. Il y a quelques semaines, je t'ai acheté un cadeau: un collier, assez lourd, en argent, plutôt chic, je dois dire. Le soir, pendant que je cherchais un endroit dans ma valise où le ranger, papa est entré dans ma chambre pour me demander un renseignement. Il a vu l'écrin, a voulu savoir ce qu'il contenait, s'est allongé sur le lit, comme il le faisait autrefois, tu sais, sur le côté, les genoux un peu repliés, et lorsque je lui ai tendu le collier, il l'a aussitôt enfilé, sans même l'avoir regardé... Il était là, allongé, le collier pendant sur son *Lacoste* rose bébé, et il admirait le collier... J'avais l'impression qu'il se contemplait lui-même et qu'il étudiait l'effet du collier argent sur son polo rose. Remarquant soudain que je l'observais, il a dit: «Ça me va bien, non? Tu ne trouves pas que j'ai l'air d'un recteur, d'un académicien?» Je ne voulais pas le vexer, je me suis contenté de répondre que le polo rose, lui, ne faisait pas très académicien, que ce serait mieux avec une toge. Il m'a rendu le collier en me reprochant encore une fois mon esprit conformiste. Quelque chose me déplaisait, dans cette scène. Vendredi, j'ai compris ce qui m'avait agacé: papa, attifé de cette façon, avait l'air d'une tante. J'y ai repensé souvent depuis vendredi. Je trouve que son excentricité frise parfois le mauvais goût, que son besoin d'être différent à tout prix, de choquer, de provoquer, l'amène souvent à s'accoutrer et à se comporter d'une manière tout à fait ridicule. Tu devrais le voir! Il bombe le torse chaque fois qu'on se retourne sur son passage. Il se croit terriblement original, moi je le trouve parfois carrément pitoyable. *Bip*. Flâner sur la Kudamm, chère madame, ça ne vous manque pas? Vitrines, terrasses? Deltaplane sur le Teufelsberg, planche à voile sur

le Wannsee, papa a l'impression de m'offrir une fête ininterrompue, le Château de Bellevue, l'Ile aux Paons, Charlottenburg, le Belvédère, Berlin-les-tours, défilé de haute couture devant la Porte de Kalabcheh au Musée d'Égyptologie, couleurs sur la ville: c'est du dernier chic, il y a même un concours officiel de peintures murales... Sur le mur, l'autre jour, j'ai lu *Jump over and join the party*. On peut tout faire à Berlin, c'est vrai. Berlin à tu et à toi avec le reste du monde. Berlin offre tout ce qu'on peut désirer. Même un mur. Cette ville, c'est le monde entier sur un plateau d'argent. Seulement, mieux vaut avoir un portefeuille bien garni. Autrement, on risque la frustration continuelle. Cette ville n'est pas la mienne, je vis un été qui n'est pas le mien. Si au moins c'était l'automne! J'aimais bien me promener dans cette ville, fin septembre, début octobre, même sur la Kudamm on avait le plaisir de marcher dans les feuilles mortes, pour les feuilles c'était franchement mieux qu'à Munich où dès six heures le matin on voyait défiler les colonnes de balayeurs dans leur uniforme d'un orange criard, tu te souviens? Après leur passage, même la Leopold, avec ses rangées de peupliers, avait l'air d'une rue de maquette: pas une feuille sur le trottoir... Mais Berlin — *Bip*.

Plus que trois semaines et je serai à la maison. J'ai hâte parce que je me réjouis à l'idée de te retrouver, de retrouver mes amis, mes choses. Je sais que j'aurai du mal à quitter Berlin, certains cafés, certaines rues, les librairies me manqueront, les magasins d'antiquaires, le Passage du Busard, la verdure, les lacs. Je partirai au moment où la ville deviendra plus douce et plus intime, où les théâtres reprendront leurs activités normales, où les salles de concert et les musées offriront le meilleur de la saison. Dommage. Mais, de toute façon, je ne pourrais rester encore bien longtemps ici, je supporte papa de moins en moins. Je l'observais, hier, pendant qu'il mettait de l'ordre dans ses papiers, et sa manière de faire de l'ordre, du ménage, ressemble tout à fait à sa façon de se comporter avec les gens. Peu importe ce qu'il détruit, un papier qu'il déchire ou un être qu'il rejette, ses gestes ont quelque chose de théâtral, on dirait qu'il rend un dernier hommage à la chose ou la personne qu'il va réduire en

miettes. Je ne le comprends pas. Il y a tellement de contradictions chez lui! J'ai même parfois l'impression que dans tous ces gestes destructeurs se cache la tendresse d'un regret. Sa façon de détruire est quasiment romantique. Lui qui ne connaît pas de juste milieu, s'il savait qu'il est romantique, il en deviendrait un de stricte obéissance. Mais... *Bip*. J'en aurai sûrement pour des mois à te parler de Berlin, de papa, j'ai la tête pleine de questions, et le coeur rempli d'incertitudes. Je ne sais plus où j'en suis, je me demande même si une fois rentré chez nous j'aurai encore envie de parler de tout ça. En perdant papa une deuxième fois... non, c'est maintenant que je l'ai perdu pour vrai, dans ces retrouvailles qui ont viré à la confrontation... En se refusant à moi, il m'a volé à peu près tout ce qui me liait encore à Berlin. Je ne crois pas pouvoir revenir ici tant que papa y vivra. Il détruit tout par son mépris, son arrogance, son besoin de prouver qu'il est bien mieux que nous tous réunis. Nous n'avons rien à partager, rien en commun. Je n'aurais jamais dû venir. J'avais envie de le revoir parce que j'espérais pouvoir resserrer le lien, m'expliquer, le comprendre. Je me retrouve complètement à l'écart, plus que jamais étranger. Je réalise la brisure et je suis déçu, bien qu'à l'époque où nous vivions encore ensemble j'aie souvent pressenti chez papa un penchant au mépris et à un reniement altier des liens affectifs, penchant que j'aurais pu étudier à loisir dans son comportement envers toi — je suis déçu. Qu'un autre comprenne, moi je n'y parviens pas. On dit qu'il aime le risque. En fait, il n'est friand que de dangers à moitié courus. Pour nous aimer, il aurait fallu qu'il accepte de se mouiller. Mais papa ne se mouille jamais. Il reste bien au sec à regarder le monde patauger autour de lui. *Bip*.

Tu ne devineras jamais qui j'ai revu, aujourd'hui! Je n'en croyais pas mes yeux. Quelle surprise, j'aurais bien aimé que tu sois là... Zbiggy, j'ai vu Zbiggy, le joueur d'orgue de Barbarie! Pas sur la rue, c'était ça le plus beau de la surprise, je l'ai rencontré dans ma librairie préférée, tranquillement installé sur le divan où je m'assois toujours pour feuilleter mes piles de livres. On lui apportait justement un café. Il a levé la tête et j'ai entendu le libraire dire «Ton café, Zbiggy». Zbiggy, je n'ai jamais connu

personne d'autre qui portait ce prénom, ça m'a tout de suite rappelé notre Zbiggy, et lorsque j'ai pris place près de lui pour jeter un coup d'oeil dans les livres qui m'intéressaient, eh bien! j'en ai bafouillé d'étonnement, c'était lui, c'était bien lui, mais sans son chapeau cloche... J'ai dit: «Vous êtes bien Zbiggy, Zbigniew, vous aviez un orgue de Barbarie, c'est bien vous?» C'était bien lui. Zbiggy existe encore, tu te rends compte, et il lit de la poésie! Pour fêter ça, je me suis offert ce que je ne peux jamais boire en compagnie de papa sans me faire ridiculiser: une bière blanche avec une pointe de sirop de framboise! Et puis je suis allé manger à la terrasse du restaurant argentin où nous allions souvent nous empiffrer de steaks grillés et de pommes frites lorsque papa était en voyage. Ils servent encore le même bon café accompagné d'un biscuit au beurre, le menu est exactement celui d'autrefois. Comme dessert, tu sais ce que j'ai commandé, j'en suis certain: la «coppa Argentina», vanille, chocolat, pistache, un délice, un délice... Une belle journée, aujourd'hui, vraiment superbe. Superbe. *Bip.*

Tu rentres demain, j'arrive dimanche, dernier coup de fil avant mon départ. Ça ne vaudrait pas la peine que j'appelle pendant le week-end, j'aurais papa dans les jambes, il tourne toujours autour de moi lorsque je téléphone ou que j'écris à quelqu'un. Au fond, le seul moment où papa ne me gêne pas, c'est lorsqu'il dort. Il m'est arrivé de le regarder dormir et je dois dire que je le trouve même attendrissant. Plus émouvant encore qu'un enfant surpris en plein sommeil, parce que l'écart entre sa suffisance à la verticale et son abandon à l'horizontale dépasse l'entendement. Deux mondes, vraiment. Je l'ai quelquefois observé pendant sa sieste du dimanche après-midi et je l'ai aimé, durant quelques instants j'ai ressenti de l'affection pour lui. Dans ces moments-là, j'aurais été incapable de lui souhaiter du mal. Il devrait passer sa vie à dormir. Je pourrais *vivre* avec lui, le sachant endormi. Autrement je n'arrive pas à me sentir bien en sa présence. Je me réjouis à l'idée qu'après-demain je dormirai dans *ma* maison, en paix. La seule chose qui me chagrine c'est de devoir quitter Berlin, de ne pouvoir le ramener dans mes bagages. De laisser derrière moi ce que j'ai retrouvé... l'Amazone, le

Passage du Busard, ma librairie préférée, le café Einstein, Zbiggy, surtout Zbiggy. Il peut se passer bien du temps avant que je ne revienne à Berlin. J'espère que tout ça m'attendra. Je te laisse, maintenant. Je veux faire mes bagages avant le retour de papa. A dimanche, n'oublie pas, dimanche — *Bip*.